

« Air India annonce le départ de son vol 713 à destination de Bénarès. Nous prions les passagers de se rendre au *gate number 9*. »

Béatrice marche devant moi, comme toujours. Moi, j'ai la sensation de monter dans un cercueil. Le bimoteur nous attend dans le clair-obscur de l'aube.

Lorsqu'on pousse les moteurs à fond afin de vérifier les freins, l'avion tremble de tout son être, comme si un singe gigantesque le soulevait par la carlingue pour le laisser tomber à terre.

– Heureusement que Bénarès n'est pas aux antipodes, sourit Béatrice, voyant ma tête de chien battu.

– Il va bientôt se désintégrer, balbutié-je, alors que la terre commence à nous quitter.

Fidèle à mon habitude de coller le nez au hublot, je regarde les terres labourées, les routes arpentées par des camions devenus des tortues et des rickshaws dont la distance m'épargne le parfum et le vacarme.

Soudain, je vois un filet d'huile couler du moteur, glisser le long de l'aile, avant de s'envoler en gouttelettes. Je secoue Béatrice pour le lui dire, mais elle dort comme une souche. Je fais signe à l'hôtesse et lui signale l'incident. Elle regarde par-dessus ma tête et m'adresse un sourire apitoyé.

– Ce n'est rien, monsieur.

– Ah, non, mademoiselle, c'est très grave ! Vous devriez prévenir le pilote.

– Oui, oui, je vais le signaler, me dit-elle en faisant demi-tour.

Alors je saute par-dessus Béatrice et l'interpelle :

– Mademoiselle, si vous ne prévenez pas le pilote, c'est moi qui vais le faire.

Furieuse, elle part vers la cabine de pilotage. J'attends dans le couloir, observé avec mépris par les autres passagers. Elle revient.

– Le commandant dit que ce n'est pas grave. Ce sont des choses qui arrivent...

Tout en écoutant sa douce voix, je vois que l'avion fait demi-tour. Au bout de dix minutes, nous atterrissons dans le même aéroport. La belle nous transmet les excuses du commandant, nous précisant que nous sommes revenus à New Delhi pour effectuer un petit contrôle de routine...

Au bout de trois heures d'attente, on nous embarque sur une Caravelle. Et c'est un vol plaisant. Soudain, on nous prie de serrer nos ceintures, d'enfoncer nos têtes dans les coussins. Comme la piste de Bénarès est plus courte que celle de Delhi, le commandant va se servir du freinage hydraulique à base d'air hypercomprimé. On n'a rien à craindre.

Le gros ver de terre touche la piste, nos têtes, nos estomacs, nos jambes veulent s'arracher de nos squelettes. La Caravelle tremble comme un sanglier au milieu des hurlements des turbines qui envoient désespérément l'air vers l'avant. Et lorsque la piste prend fin, nous partons nous échouer dans les champs de betteraves.

Deux jours de prières à Brahmâ ne suffisent pas pour calmer le bourdonnement de nos systèmes nerveux. Ce qui

ne nous empêche pas de trouver un petit hôtel bien entouré d'arbres et de fleurs. Le réceptionniste nous procure un rickshaw et nous faisons la connaissance de son conducteur, Virendra, un homme maigre et musculeux que sourire et gentillesse n'abandonnent jamais. Grâce à lui nous allons à l'université de Bénarès, où nous attend le professeur Kumar. Il vit derrière la grande bâtisse universitaire, dans une maisonnette dont le petit salon est en terre battue, les murs nus avec, pour tout mobilier, une petite table et quatre chaises.

Lorsqu'il entre, suivi de sa femme, Béatrice et moi sommes éblouis. Tous deux irradient une telle paix intérieure que leurs visages rayonnent. Elle doit avoir trente ans, lui la cinquantaine. Elle est drapée d'un sari rouge clair, lui porte le complet classique des lettrés. Nous leur donnons la lettre du professeur Delapierre, de la Sorbonne, et nos cadeaux.

En prenant le thé, ils nous demandent en quoi ils peuvent nous être utiles. Je leur explique que nous voulons faire un film sur le baratha natyam, une danse indienne, enregistrer des concerts de musique traditionnelle... Mais Béatrice me coupe la parole :

– En fait, professeur, nous nous cherchons aussi nous-mêmes, et nous avons besoin d'être guidés.

Nous retrouvons Virendra qui reprend les pédales et cette fois nous quittons le centre. Au bout de trois kilomètres nous traversons la banlieue, aux maisons basses d'une blancheur délavée, les rues parsemées de nids-de-poule. Notre guide se retourne pour nous préciser :

– *Not here, further*, plus loin.

Nous soupirons : heureusement, ce n'est pas là. Et ce sont les champs semés, les rigoles d'eau au bord du chemin, le ciel grand ouvert.